

La révolution cachée

Spécificité de la réaction névrotique face à l'événement traumatique

Gabriel Lombardi¹

Qu'est-ce que la famille, pour nous analystes ? Je voudrais effectuer une approche de son concept dans le cadre théorique et clinique forgé par Freud et Lacan, cadre qui résiste aux coordonnées prolétarisantes des dispositifs du capitalisme, du moins dans le cas de la névrose.

La névrose est un dispositif social qui oriente le désir à partir de l'amour au père, un père qui, à un moment électif de la vie de son enfant, a apporté son nom, et peut être aussi sa présence dans le désir. Cet abord n'est rendu possible qu'à partir d'un tel cadre théorique et clinique qui se soutient du fait qu'il n'y a pas d'amour sans nom. Un nom qui n'est pas seulement un signifiant, mais également un possible appel.

La famille est aussi le produit d'une simplification des réseaux mythiques de l'antiquité, réseaux beaucoup plus vastes que ceux d'aujourd'hui, au mythe ultra-réduit, au « point-de-mythe » qui est le père du névrosé. Cette réduction implique que, pour le parlêtre, le père puisse être le seul point où le réel est plus fort que la vérité. La structure du sujet se soutient, pour le névrosé, de ce réel mythique, qui a permis de fixer et aussi de « fictionner » la réalité.

Nous appelons névrosé(e) celui ou celle qui, ayant aimé(e) son père, s'est identifié(e) à lui, pas seulement à ses traits idéaux, mais aussi à ses traits symptomatiques, à ses péchés, ses faiblesses, ses lâchetés, avec son indignité d'être électif qui n'a pas eu le courage de choisir, ou qui n'a pas choisi conformément avec son désir.

¹ Professeur de Psychopathologie, Université de Buenos Aires, Psychanalyste (Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien)

Le père du névrosé est le père aimé, ou parfois, le père humilié. Son inhibition non pas quant à la tâche, mais quant à l'action, conditionne une position fantasmatique pour l'enfant qui s'y identifie.

La définition lacanienne du fantasme : c'est la position du névrosé dans le désir. Le névrosé s'identifie aux inhibitions du père, quant à l'acte. On peut être très travailleur, plein de mérites et de labeurs accomplis, mais inhibé quant à l'acte, quant à ce qui compte dans le désir.

À la différence du névrosé, le psychotique n'aime pas le père du nom, même s'il le respecte, ce qui est le cas du paranoïaque, ou s'il ne le respecte pas, ce qui est le cas du schizophrène. Le pervers aime son père, il continue à l'aimer, il l'attend pour l'éternité, mais sans s'identifier à lui, c'est la différence cruciale entre la perversion au sens lacanien et la névrose.

La famille, en tant que matrice de repère patrice, peut donc avoir deux structures : la *femme-il* (S(**A**) barré de la névrose), et *l'homme-elle* (S(A) non barré de la père-version). Dans le cas des psychoses, on peut encore reconnaître les influences de la matrice familiale, mais avec des distorsions qui conduisent parfois au rejet le plus radical. Le père n'est pas aimé, bien qu'il soit respecté, comme souvent dans la paranoïa.

Étant donné que dans ce colloque nous nous occupons de la névrose, je voudrais rappeler ce qu'est la famille, à partir de son écriture lacanienne *femme-il*. C'est l'instauration d'une version *a-péritive* du jouir, facilitée par le fait qu'un père... prenne une femme dans sa seule père-version à elle, celle de prendre, au lieu du phallus, et en concurrence avec celui-ci, ses enfants comme objets *a* cause de son désir.

C'est ainsi qu'on aime celui qui, par hasard, est venu à ce point d'invocation. Le père du névrosé, si traumatique soit-il, est un commutateur de jouissance en désir... inhibé. Le traumatisme en question est en vérité « tychique », hasard, opportunité,

rupture, qui ouvre sur la question ainsi que la possibilité du désir, soit-il inhibé sous la forme du fantasme.

Le névrotique glisse de l'opportunité « tychique » de réagir et de dire vers la réalité fictionnelle du fantasme, c'est-à-dire le « psychique », qui désormais définit sa position stagnante dans le désir. Peut-être au XXI^e siècle s'agit-il de la réaction la plus traditionnelle : celle d'un trotskisme intérieur qui ne dépasse pratiquement pas les injures symboliques et la grève du symptôme – ce qui au premier abord se présente comme inhibition.

La subsistance de la névrose prouve à elle seule que la structure de la famille continue de donner les repères fondamentaux pour la majorité des parlêtres. Pas pour tous, mais encore pour la majorité.

Je vous propose de considérer la réaction du névrosé et celle du psychotique dans l'épreuve scientifique consistant à confronter la Genèse familiale à l'analyse génétique que propose la biologie moderne. Je présenterai pour cela deux vignettes cliniques.

La première est celle d'une femme de 30 ans, qui présente des symptômes de conversion hystérique, mais aussi quelques petites marques psychosomatiques plus ou moins visibles sur le corps. Après quelques mois d'analyse, elle associe ces marques à la mémoire des coups que son père lui a infligés dans l'enfance. Peut-être ces coups se sont matérialisés dans l'eczéma, dit-elle. Père traumatique, père étrange, père de l'indifférence et de la distance, et aussi père de la proximité violente envers sa fille, sa très belle fille aînée ; père haï, et peut-être aussi père aimé. L'analysante est très active dans sa vie, même si un peu inhibée quant à son désir.

À la différence de ses frères, l'analysante n'a pas les traits physiques de son père, mais quand même elle n'avait jamais - jamais! - imaginé ce que la mère, toujours un

peu folle et cette fois alcoolisée, lui communique entre deux sessions de son analyse, qu'à la différence de ses frères, elle n'est pas fille biologique de ce père, qu'elle est fille d'un grand amour de jeunesse de la mère, un homme qui l'a abandonnée pour aller vivre dans un pays lointain, quand elle était déjà enceinte. Elle décide de garder l'enfant, et se met en couple avec un autre homme qu'elle n'aimera jamais de la même façon, mais qui aura l'avantage de croire que cette fille est sa fille, le produit immédiat, ultra-précoce d'une rencontre d'amour qui plus tard produira bien d'autres enfants.

Ce père substitut, qui n'est plus agressif depuis déjà longtemps, n'en a jamais rien su. L'analysante oblige sa mère à dire la vérité au père. Elle résiste, mais finalement confesse son secret à son époux. Connaissant les particularités de sa mère, l'analysante n'arrive pas à croire complètement la nouvelle version de son arrivée au monde; le père non plus. Ainsi elle commence à considérer l'opportunité de faire un test ADN, très courant en Argentine, voire facilité par le gouvernement aux vues de sa politique à l'égard des appropriations d'enfants survenues durant la dictature militaire.

Père et fille font le test ADN, qui prouve incontestablement qu'elle n'est pas sa fille. Le plus surprenant pour moi fut que, au lieu de les éloigner, cette autre analyse, scientifique, eu pour effet de lire autrement l'histoire de la famille, les marques sur un corps qui avait besoin des marques du père ; le rapport de la fille au père s'est normalisé, c'est l'amour qui manifestement va prévaloir désormais. Quant à la position de la mère, l'analysante croit pouvoir un peu mieux comprendre le fait qu'elle ait dû elle-même jouer le rôle de mère auprès de ses frères depuis l'âge de 5 ans, pendant que la mère cheminait dans une vie un peu folle et solitaire – peut-être rêvant encore à l'homme fuyant après l'avoir laissée enceinte ?

Cette analysante a trouvé la certitude de l'amour de son père, à partir d'une analyse ADN réfutant sa filiation.

La deuxième vignette est celle d'une femme de 45 ans, elle vient me voir parce qu'elle n'a pas trouvé de soulagement dans son analyse antérieure, qui était déjà sa troisième expérience thérapeutique. Elle se plaint de cauchemars, ainsi que de la violence de son mari, décrit comme un pervers sachant comment la faire souffrir, par exemple en coupant, à des fins érotiques, son soutien-gorge et d'autres accessoires de lingerie. Elle fait également des dessins étranges, très rudimentaires, comprenant toujours les croquis de deux personnes au moyen desquels elle essaye de montrer ce qu'elle appelle « *disparejas* » (dissemblables).

Dans ses cauchemars son père la hante sexuellement dans la nuit et l'obscurité. Même si elle n'en a pas de souvenirs nets, elle est sûre d'avoir été abusée par son père. Elle a essayé d'en parler avec sa mère, avec sa sœur aînée, voire avec son père, et a toujours trouvé la même réponse, le silence. Elle a seulement rencontré quelque échos timides chez sa sœur cadette, qui a peut-être vécu des expériences similaires, mais qui n'en souffre pas d'une façon si aiguë... ou personnelle. Cette sœur a tout de même un fils autiste, que l'analysante associe avec le silence de la famille quant aux conduites sexuelles du père. Un silence qu'elle trouve effrayant.

Elle a étudié à l'université, études à partir desquelles elle fait carrière dans la recherche scientifique, psychologique. Elle sait que les psychanalystes qui l'ont suivie l'ont diagnostiquée comme hystérique, les cauchemars étant donc l'expression du fantasme. Elle n'est pas d'accord, le traitement interprétatif des analystes la reconduisant à la même solitude de toujours. Elle n'avait pas d'interlocuteurs pour témoigner de ce dont elle souffrait. Que le père ait été ce monstre silencieux et effrayant, que la mère ait fait comme si rien ne s'était passé, la laissait sans repérages pour s'orienter dans son identité, dans ses choix, dans sa sexualité, dans l'amour. Les hommes lui semblaient pervers, elle s'en éloignait donc. Le désir sexuel la conduisant toujours à la même aporie, à la même épouvante. Chaque rencontre sexuelle étant suivie d'un rêve incestueux, où le père revenait lui ôter toute dignité.

Elle trouve que ses traits physiques diffèrent des autres membres de sa famille. Ses yeux et ses cheveux sont plus clairs, sa figure est plus mince, son visage plus européen du nord, etc. Autant d'arguments pour penser à une appropriation d'identité. Sa province natale a été profondément affectée par le trafic d'enfants de parents « disparus », selon la désignation technique du gouvernement militaire qui a pris le pouvoir en 1976 lors d'un coup d'état. Et pourtant, elle est née quelques années avant cette date, cela ne coïncide pas. Et ça insiste, la non-coïncidence la mène à rechercher dans la sociologie, la démographie, dans Agamben. Ses recherches scientifiques s'approchent de plus en plus de ses questionnements sur la famille, les enfants qui disparaissent du champ de vision de leur communauté et de leur société, et deviennent alors des proies idéales pour la prostitution, la traite et l'exploitation illicite. Il y en a plus de 50 millions dans le monde, dit-elle, pourquoi ne pourrait-elle pas en être une de plus.

Elle distingue peu de souvenirs d'enfance : dans l'un d'eux, elle est seule avec son père dans une voiture qui passe à côté d'un grand mur, qui ressemble à celui d'une prison ; puis dans une sorte d'orphelinat avec d'autres enfants sans parents, comme elle ; puis la nuit, toujours la nuit, et son père qui venait toujours la toucher. À vrai dire, elle ne se souvient pas si elle rêvait ou si elle était consciente, mais quoi qu'il en soit, la sensation est certaine, le souvenir est toujours le même, le passé lui semble comme réel, le père du cauchemar semble réel lui aussi, mais totalement hors contexte : Comment un père peut faire ça ? Est-ce que quelqu'un qui fait ça peut encore être un père ? Elle effectue des consultations dans des ONG qui s'occupent de questions identitaires, là, on lui suggère de faire une analyse ADN, qui fournirait des réponses très tranchées.

Elle décide de le faire, mais avec qui ? Son père ne veut rien savoir, et comme toujours ne dit rien, sa mère lui répond une fois de plus qu'elle est complètement folle, la seule qui l'accompagne dans l'analyse est sa sœur cadette. Le résultat est surprenant : une très forte probabilité de parentalité consanguine (supérieure à 99 %). Après ce

résultat qui contrarie sa certitude, elle ne doute plus. Il y a des cas reconnus de coïncidence génétique « *par hasard* », explique-t-elle, et le sien en est un. Elle décide de ne plus nommer ses parents « père » et « mère », elle ne les appelle plus jamais que par leurs prénoms.

Pendant ce processus, les symptômes cénesthésiques s'atténuent. Particulièrement la douleur aux genoux qui devient plus légère à partir du moment où elle l'associe au fait d'être agenouillé dans la vie, pour croire à la tradition, à la religion, à la famille. Cette douleur commence à répondre plus hystériquement aux signifiants qu'elle évoque dans le travail analytique. La production scientifique de l'analysante devient considérable tant en quantité qu'en qualité, elle participe avec un succès croissant à des événements de sa spécialité.

Est-ce que l'analyse, la double analyse, lui a permis de se faire une identité à partir d'une séparation avec le père, et de ne rester en contact qu'avec le seul membre de sa famille avec lequel elle puisse soutenir sa dignité de parlêtre ?

Il y a d'autres cas de névrose où, comme dans le premier cas rapporté, j'ai eu l'opportunité de constater que le test de paternité révèle « *par hasard* » la non-coïncidence entre le père génétique et le père de l'amour. Parfois le névrosé est confronté à la possibilité de revenir sur son choix du père, étant donné que le père biologique peut être signalé comme étant ailleurs par la mère et par la science. Mais dans le cas de la névrose, ce qui prévaut toujours c'est le père de l'amour, celui qui se distingue, comme la tradition l'enseigne, par l'incertitude qui l'oppose à la mère « *semper certissima* ». Il n'y a que le sujet qui puisse apporter la certitude par l'acte d'amour, par la nomination du père, par son incorporation symbolique-réel, ou comme vous voudrez l'appeler.

Il me semble curieux que dans un cas de psychose comme le second cas rapporté, la preuve scientifique ne tranche rien quant à l'identité, mais pousse en revanche le sujet à répondre en acte à la question du repérage subjectif : dans ce cas

pour dire « *non!* » à la question que le père pose au parlêtre: est-ce que tu t'enlances par amour à la fonction d'exception que je m'offre à incarner pour toi? A l'inverse dans les cas de névrose c'est l'amour traditionnel qui l'emporte.

Ce qui signifie que l'association de la science et du capitalisme ne nous conduit pas à la réalisation des idéaux utopiques d'un Rousseau. La famille endure et résiste, et elle le fait par l'inertie de la névrose, qui est la révolte la plus traditionnelle dans le désir, et peut-être la moins créative aussi. Le père du névrosé est un père increvable en tant que référence, même s'il n'est pas le meilleur référent. C'est peut-être le seul cas, dans ces temps de l'amour liquide, où l'amour est à jamais.